

Sur Notre-Dame blessée

Par Jean-Noël Jeanneney

Nous avons demandé à Jean-Noël Jeanneney, voisin de la cathédrale depuis quarante-cinq ans, de nous expliquer son rapport intime à Notre-Dame de Paris et la façon dont il a vécu son incendie. Dans le texte qu'il nous a livré, il confronte temps long et immédiateté, évoque sa proximité possessive et complice avec le monument, l'effroi et le deuil qui l'ont saisi le 15 avril, les problématiques autour de la restauration.



Nulle fausse réminiscence dans ce que je vais dire : je me trouvais, voici quelques mois, à la pointe occidentale de l'île Saint-Louis, à l'endroit d'où Léon Blum, lorsqu'il habitait l'île Saint-Louis, quai de l'Horloge, venait parfois, le soir, au temps du Front populaire, contempler, par-delà le pont, le chevet de Notre-Dame pour y couvrir d'un seul regard la longue durée de la France et de la civilisation qu'elle incarne et qu'elle porte. Il aimait à saluer les bambins qui jouaient encore, à cette heure tardive, dans le square qui ne portait pas encore le nom d'un nonce à Paris, d'un pape. Cette mémoire dut l'aider, dans les rets de la captivité où l'enserra plus tard l'infamie de Vichy, à rêver d'un retour à Paris.

Je m'arrêtais en ce lieu. À l'ami qui m'accompagnait, je fis part d'une interrogation qui soudain me tarauda. Le monument sans pareil qu'avaient érigé en ce lieu, entre neuf et sept cents ans en arrière, de prodigieux bâtisseurs et qu'avaient préservé toutes les turbulences, toutes les barbaries des temps ultérieurs, Hitler y compris, serait-il toujours debout, tel qu'en lui-même, après une durée de temps semblable, aux alentours de l'an de grâce 2900 ?

Nous évoquâmes, spontanément, banalement, le sacre de Napoléon, Victor Hugo et Viollet-le-Duc, à proximité temporelle. Sans compter, plus près encore, les coups de feu dans la nef, le général de Gaulle, lors de la Libération de Paris, restant impassiblement debout tandis qu'alentour tous se mettaient à quatre pattes. Et les obsèques des chefs d'État de notre République qui avaient été célébrées là sans que fût, en dépit de quelques crispations cléricales dérisoires, offensée la laïcité. Parce que l'héritage chrétien avait fini par rencontrer, contre toutes les étroitesse héritées, les exigences primordiales de l'œcuménisme et de la libre pensée.

Une, deux, trois, quatre générations derrière nous : pour l'historien, un très court intervalle dans la chronique de Notre-Dame... Sur quoi survint soudain cette rupture, d'une immédiateté absolue, cette précipitation de l'allure du temps qui nous a stupéfaits : accélération sidérante du rythme de l'Histoire. Déjà, quelques mois plus tôt, nous avions évoqué ce violent contraste entre la majesté des siècles et l'intensité de l'instant lorsque nous avons appris qu'un attentat terroriste avait été déjoué non loin de la cathédrale, rue Saint-Julien-le-Pauvre. Le 15 avril 2019, le temps aplati, rabougri, se concentra durant ces trois heures – deux cents interminables minutes, sous nos yeux – durant lesquelles on douta que les tours elles-mêmes pussent survivre à la catastrophe. Sur quoi les sapeurs-pompiers, dans l'extrême brièveté de leur courage, sauvagardèrent, magnifiques, la longue durée.

Depuis quarante-cinq ans, j'habite tout près de la cathédrale. Mes fenêtres ouvrent sur elle depuis plus de trois décennies. Je la vois tous les jours, quelques fois distraitement, plus souvent en complicité paisible. L'incendie signifia violemment une fragilité stupéfiante. Parmi tant d'autres, je peux témoigner que, dans l'émotion qui nous submergea, ce fut bien le choc des temporalités qui imposa sa brutalité. Entre la fausse éternité et la violence délétère des conjonctures successives.

Voici que nous nous surprenions brusquement à entretenir avec Notre-Dame de Paris un commerce dont nous n'aurions pu, dans la mollesse de l'habitude, mesurer l'intensité. Car la cathédrale était là, debout, avec la diversité de ses splendeurs, exposées ou cachées, lumineuses ou sombres, et nous nous y étions accoutumés en y appréciant obscurément comme une garantie de l'immuable parmi tous les tourments des époques. Rassurante de ce fait, le plus souvent, mais vaguement irritante, quelquefois, lorsqu'il s'agissait, pour un mécréant obstinément sensible au sacré, de se dire que longtemps après qu'on serait redevenu poussière, elle demeurerait là, insolemment indestructible. Or, il nous apparut tout à coup concevable qu'on pouvait lui survivre.

Stupéfaction, deuil absolu, mais aussi vague étonnement, au cœur intime du chagrin.

Oui, Notre-Dame de Paris nous appartenait un peu plus à nous, ses voisins, même si nous nous réjouissions qu'elle attirât tant de visiteurs étrangers et provinciaux à qui nous la prêtions volontiers, non sans parfois l'esquisse d'une condescendance envers tous ces gens qui ne feraient que l'effleurer avant de rejoindre la banalité de leur lointain quotidien. La magnifique réaction d'unité nationale, tout comme l'émotion universelle dont l'expression nous est parvenue du monde entier, ne nous a pas plus dépossédés de la proximité possessive de notre cathédrale que l'instantanéité du drame ne l'a fait du très long terme. Elle ne nous a rien pris de notre complicité, car elle en justifiait la force sans en afficher l'exclusivité.

Suis-je marqué par ce double voisinage de l'espace et de la durée ? Les controverses qui ont aussitôt imposé leur prégnance en envahissant les gazettes et le champ du politique, notamment au Parlement, se situent, sans surprise, à la rencontre des rêveurs de l'immutabilité et des réalistes attachés à la mobilité de toute chose. « Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas immortel ? », demandait Leconte de Lisle dans un poème fameux. L'Histoire enseigne tout le reste.

À Toulouse, la restauration de la basilique de Saint-Sernin a suscité d'innombrables controverses : à quel moment, en arrière, fallait-il s'arrêter dans le travail de restitution ? J'y ai songé ces temps-ci. Je m'éprouve – une fois n'est pas coutume – du côté des tenants du juste milieu. Après tout, nul ne pense vraiment à régler son compte à Viollet-le-Duc en renouant avec le chœur des critiques qui blâmèrent son intervention trop lourde quand il fut question de redonner force et prestige à un édifice longtemps négligé. Les nécrologies qui entourent la chute de cette flèche qui nous a saisis d'effroi témoignent assez que le temps avait associé intrinsèquement l'ajout à l'ensemble.

Il m'est arrivé d'imaginer que la gargouille que l'on voit, depuis la rive gauche, accrochée à la tour méridionale, qui a la figure, à distance, d'une sorte de virgule renversée, frêle et pourtant inentamée, récente et lointaine, et qui semble contempler de haut le ravage accompli par les flammes, nous envoie un message. L'identique est de toute façon impossible. Le pastiche serait dérisoire. Le modernisme ostentatoire, à proximité du farfèlu, serait insupportable. Que des matériaux et des procédés modernes – garants si possible de solidité et de pérennité – s'affirment donc, selon un délai assez raisonnable pour que la politique ne s'en mêle pas et que le politique le garantisse. Voilà ce qui devrait guider, aux yeux d'un historien de la culture et du long terme, le bras de ceux qui vont décider, tandis que le regard des citoyens devra se faire impitoyable pour les querelles corporatistes et les dérives narcissiques. Il s'agit, rien de moins, de Notre-Dame blessée. Holà !



Jean-Noël Jeanneney.
© Massimo De Cristofaro.

Grande personnalité du monde de la culture et de la communication, Jean-Noël Jeanneney a exercé de nombreuses responsabilités au service de l'État : président de Radio France (1982-1988), responsable de la Mission du bicentenaire (1988-1989), secrétaire d'État à la communication (1992-1993), président de la BnF (2002-2007). Universitaire, il est historien de l'époque contemporaine et l'auteur de nombreux ouvrages, notamment *Une histoire des médias des origines à nos jours* (Seuil, 1996).

Producteur et présentateur de « Concordance des temps » à France Culture depuis 1999, il éclaire l'actualité par les précédents historiques (l'une de ces séances, en 2009, a été consacrée à Notre-Dame de Paris). Président des « Rendez-vous de l'histoire » de Blois, il cherche aussi à rendre accessibles au plus grand nombre les derniers acquis de la recherche historique, toutes périodes confondues.